

## Une communauté migratoire frontalière: les voyageurs de Penetanguishene, 1796-1828\*

par

Gavin Kerr et Nicole St-Onge  
Département d'histoire  
Université d'Ottawa  
Ottawa (Ontario)

### RÉSUMÉ

Cet article examine une communauté itinérante de traite de fourrures qui se forme à Michilimackinac en 1796 et qui, après plusieurs déplacements, s'établit de façon plus ou moins permanente à Penetanguishene en 1828. Les reconstructions généalogiques de ces familles montrent une population qui se métisse de plus en plus mais rien n'indique qu'un sentiment d'appartenance ethnique métis distinct y émerge tel qu'observé au même moment à la Rivière-Rouge. Notre but est d'étudier l'importance des structures sociétares et des rôles économiques dans la formation des identités ethniques des futurs habitants de Penetanguishene. Ce cas servira à illustrer de façon plus générale la nature de l'identité métisse qui, en région frontalière, ne s'est pas systématiquement développée.

### ABSTRACT

This article examines a migrating fur trade community first formed in Michilimackinac in 1796. After several displacements, these largely *voyageur* families settled more or less permanently in Penetanguishene in 1828. Genealogical reconstructions point to a community that became increasingly *Métis*. However, nothing indicates that a new sense of identity or distinctiveness, as seen in Red River settlement during the same period, emerged. The roles of social and economic structures in

---

\* La «frontière», région imprécise tant au point de vue spatial que temporel, définit un espace situé en marge de l'implantation de la civilisation européenne.

the formation of the ethnic identities of the eventual residents of Penetanguishene will be examined and evaluated. More generally, this case study is used to discuss the attributes of a *Métis* identity that does not always emerge in mixed frontier communities.

---

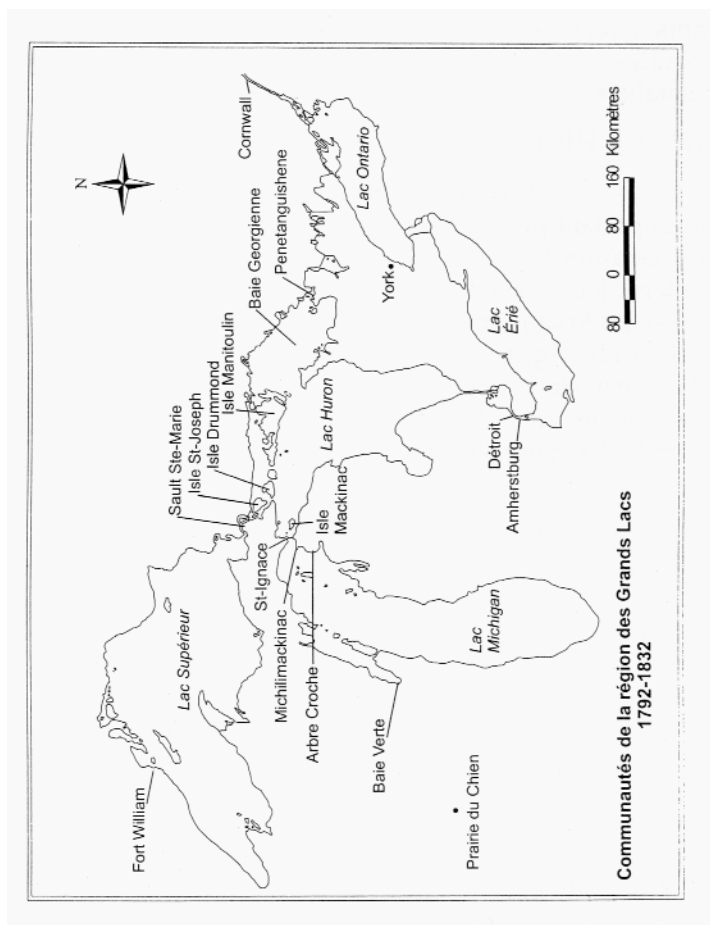
L'histoire du commerce des fourrures dans le Nord-Ouest est marquée par l'évolution d'une population mixte, dont les origines sont canadienne-française, britannique et amérindienne. De ces unions émerge, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, un sentiment d'appartenance ethnique métis distinct au confluent des rivières Rouge et Assiniboine. Or, cette définition d'identité communautaire ne voit pas nécessairement le jour dans d'autres communautés frontalières. Pourtant, un long processus de métissage marque aussi leur histoire.

La communauté itinérante qui se forme à Michilimackinac en 1796 et qui, après plusieurs déplacements, s'établit de façon plus ou moins permanente à Penetanguishene, illustre bien ce phénomène. Les reconstructions généalogiques des familles de voyageurs de Penetanguishene indiquent une population qui se métisse de plus en plus entre 1796 et 1828. Cependant, les documents et témoignages de l'époque provenant ou parlant de cette communauté ne font pas allusion à une population métisse comme telle. Notre but est d'étudier l'importance des structures sociétares et des rôles économiques dans la formation des identités ethniques des futurs habitants de Penetanguishene. Ce cas servira à illustrer de façon plus générale la nature de l'identité métisse qui, en région frontalière, ne s'est pas systématiquement développée.

Cette étude s'insère dans une mise en question plus large qui anime l'ethnohistoire depuis plus de quinze ans. À quel moment et par quels moyens un peuple se constitue-t-il? Jacqueline Peterson et Jennifer Brown lançaient le débat en 1985 en affirmant que

[...] the rise of the "new Peoples" [...] is the most significant historical consequence of the wrenching collision and entanglement of the Old World and the New [...] (Peterson et Brown, 1985, p. 3-4)

FIGURE 1



Communautés de la région des Grands Lacs  
1792-1832

Depuis, de plus en plus de chercheurs, étudiant les régions frontalières, se sont posé la même question; leurs travaux nous renseignent sur la genèse historique de divers groupes ethniques (Mulroy, 1993). Toutefois, la question qui demeure sans réponse est la suivante: pourquoi, dans certaines situations, où les alliages culturels et biologiques se font, aucune nouvelle identité ethnique ne se forme? En d'autres mots, quelles sont les entraves culturelles, économiques ou sociales qui empêchent une genèse ethnique en région frontalière?

### **APERÇU HISTORIQUE**

En 1796, la couronne britannique cède Michilimackinac, un important poste de traite dans le commerce des fourrures des Grands Lacs, aux Américains. Afin de continuer à protéger leurs intérêts économiques et militaires dans le Nord-Ouest, les Britanniques construisent un nouveau poste sur l'île St-Joseph (figure 1). Plusieurs individus et familles de Michilimackinac, liés d'une façon ou d'une autre à la garnison britannique, vont choisir de se déplacer en même temps que les militaires pour s'établir sur l'île St-Joseph (Hamil, 1961).

La nouvelle petite communauté de l'île St-Joseph retournera brièvement à Michilimackinac de 1812 à 1814, après la reprise du poste par les Britanniques durant la guerre de 1812. Une fois la paix signée, le poste redevient territoire américain, et les Britanniques sont contraints de se déplacer à nouveau. Plutôt que de retourner dans l'île St-Joseph, île basse et sans potentiel agricole, les autorités britanniques optent pour l'île Drummond, où résidera pendant treize années successives une garnison militaire. Encore une fois, la communauté qui s'était constituée sur l'île St-Joseph se déplace avec la garnison. Finalement, après de longues négociations, l'île Drummond sera cédée aux Américains, et les résidents de l'île opteront encore une fois de suivre le contingent de l'armée britannique vers le nouveau poste de Penetanguishene en 1828.

### **PROFIL SOCIO-ÉCONOMIQUE DES VOYAGEURS DE L'ÎLE DRUMMOND**

Un des résultats tangibles du commerce des fourrures dans la région des Grands Lacs, comme dans le Nord-Ouest,

est l'apparition de plusieurs dizaines de communautés plus ou moins permanentes aux abords des postes de traite. Certains voyageurs, pour la plupart d'origine canadienne-française, décident, après l'expiration de leur dernier contrat, de rester à l'intérieur des terres et de s'établir près du poste qui a régi leur vie depuis de longues années. La plupart, ayant créé des liens durables avec des Amérindiennes de la région, fondent des familles souvent nombreuses. À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, des villages apparaissent dans la région des Grands Lacs avec des caractéristiques à la fois européennes et amérindiennes (Boisvert et Turnbull, 1985). Ce curieux amalgame culturel, social et même linguistique se retrouve autant dans la communauté que chez les individus. Les groupes de familles et d'individus, qui suivent les militaires britanniques dans leurs nombreux déplacements, illustrent bien ces communautés frontalières mixtes.

Tous les résidants de Michilimackinac ne choisissent pas de suivre les Britanniques en 1796. Ils peuvent être motivés par un sentiment d'attachement à la couronne britannique plus ou moins important, mais des considérations d'ordre économique influencent aussi leur décision. En effet, même s'ils ne sont pas directement embauchés par les autorités britanniques, plusieurs résidants de l'île Drummond travaillent en tant que forgerons, charpentiers ou même simples ouvriers pour les militaires qu'ils suivent dans leurs déplacements subséquents (Barry, 1978). D'autres habitants se voient forcés de quitter le territoire américain et, parmi ceux qui sont les plus touchés, on retrouve les petits traiteurs et leurs employés impliqués dans le commerce des fourrures. Après la guerre de 1812, les Américains mettent en place des lois punitives contre tout commerçant originaire du territoire britannique. Avec le risque très réel de voir leur cargaison confisquée, ces marchands n'ont pas d'autre choix que de se replier au nord des Grands Lacs. Il est donc normal que ces commerçants aient recherché la protection que leur offrait la garnison militaire située à proximité.

De plus, en ce qui a trait au dernier déplacement – de l'île Drummond à Penetanguishene –, l'entourage du fort s'attend à recevoir une compensation substantielle pour la perte des terres sur l'île. Volontaires de la guerre de 1812, dépossédés de leurs biens immeubles, les résidants de l'île

Drummond comptent se faire compenser par la couronne britannique et ainsi pouvoir refaire leur vie autour du nouveau poste. Les précédents abondent. Après la guerre d'indépendance américaine, plusieurs loyalistes fuyant les États-Unis et ayant perdu tous leurs biens reçurent d'importants octrois de terre et d'argent. Ou encore, les soldats ayant participé à la guerre anglo-américaine se voyaient offrir 200 acres de terrain en 1815. En fin de compte, ces loyalistes-voyageurs ne reçoivent que vingt acres de terre sans réel potentiel agricole (Marchand, 1989).

Les possibilités économiques accompagnant la création de chaque nouveau poste, les liens socio-économiques avec les Britanniques, le déclin du commerce des fourrures dans la région des Grands Lacs, lié à l'hégémonie grandissante et agressive des Américains, et finalement, pour le dernier déménagement, la possibilité de dédommagement expliquent les nombreux déplacements de cette population. Cependant, ces facteurs externes n'expliquent pas l'apparente cohésion interne et la stabilité démographique qui caractérisent cette communauté ambulante.

## **ORIGINES ETHNIQUES**

Les origines de 230 individus ayant vécu à un moment ou à un autre sur l'île Drummond peuvent être déterminées. Ceci permet une analyse des origines socio-ethniques de la population non militaire<sup>1</sup>. Vus de l'extérieur, les résultats pour ces civils drummondien sont étonnamment variés (tableau 1).

Les habitants de Drummond sont de souches très diverses apportant avec eux des expériences variées. Le Royaume-Uni amorçait une révolution industrielle qui le fera passer d'une société rurale à une société urbaine. Le Bas-Canada, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, était une colonie agraire, francophone et catholique, vivant aussi du commerce des fourrures et du bois. Le Haut-Canada, une colonie en voie de formation, peuplée de Loyalistes nouvellement arrivés et de vieilles communautés francophones et autochtones, connaissait un démarrage économique difficile au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle. Tous ces individus, chacun ayant son bagage culturel propre, se regroupèrent pour former une communauté sur l'île Drummond.

TABLEAU 1  
ORIGINES NATIONALES ET RÉGIONALES

LIEU DE NAISSANCE	NOMBRE D'INDIVIDUS
Nord-Ouest <sup>1</sup>	160
Bas-Canada	43
Haut-Canada	18
Angleterre	3
Écosse	2
Irlande	2
France	1
Espagne	1
TOTAL	230

1. Les régions en dehors du territoire englobé par les colonies britanniques, ou les États-Unis, mais toujours en Amérique du Nord britannique. Un individu placé dans cette rubrique peut aussi bien être né en Athabasca, à la Rivière-Rouge ou sur les rives occidentales du lac Supérieur.

Le tableau 2 présente les résultats d'une analyse plus poussée de la provenance des individus, incluant les Amérindiens et les Métis, nés dans la région du «Nord-Ouest».

Au moment du dernier déplacement, la plupart des individus originaires de l'île Drummond étaient des mineurs et représentaient 53 % de la population civile. Il appert que les treize ans passés sur l'île Drummond furent prospères et permirent une croissance interne importante. À l'exception de quatre individus, les naissances de Michilimackinac datent d'avant le premier grand départ de 1796. Seules quatre naissances peuvent être retracées durant les seize années passées sur l'île St-Joseph entre 1796 et 1812.

Michilimackinac, une communauté établie de longue date, aurait normalement dû être le lieu de naissance d'une majorité des adultes drummondien, ce qui n'est pas le cas selon le tableau 2. Une bonne moitié de ceux qui quittèrent Michilimackinac pour l'île St-Joseph en 1796 et pour qui le lieu de naissance est connu ne sont pas originaires de ce vieux poste de traite. Une majorité des gens qui décidèrent de suivre

la garnison vers l'île St-Joseph étaient des nouveaux arrivés à Michilimackinac. Dans les recensements de l'île Drummond, les grandes familles du vieux poste, tels les Bertrand, Blondeau et Chaboyer, sont absentes. Leurs origines expliquent, en partie du moins, la facilité avec laquelle ces adultes se déplacent. Ils sont fidèles aux militaires britanniques qui les emploient et, sans doute, aux compagnies de fourrures, mais pas à Michilimackinac.

TABLEAU 2  
ORIGINES DANS LE NORD-OUEST

LIEU DE NAISSANCE	NOMBRE D'INDIVIDUS
Île Drummond	85
Michilimackinac	26
Île St-Joseph	4
Lac Huron	4
Détroit	3
Sault Ste-Marie	3
Fort William	2
Montagnes Rocheuses	2
Rivière-Rouge	2
Baie James	2
Arbre Croche	1
Petit Lac des Esclaves	1
Lac Supérieur	1
Île Manitoulin	1
Inconnus	23
TOTAL	160

Qu'une très grande majorité des Bas-Canadiens, résidents de l'île Drummond, soit originaire des régions de Montréal et de Québec, les deux agglomérations les plus importantes de la colonie, ne surprend pas (tableau 3). Ce qui étonne, c'est le quart des voyageurs drummondien qui provient de communautés plus isolées et éloignées des chefs-lieux des compagnies montréalaises de fourrures et de leurs recruteurs. Avant 1796, date d'arrivée dans la région des Grands Lacs la plus tardive possible pour ces voyageurs rattachés à la communauté de Drummond, le gros du recrutement de voyageurs se faisait à partir de Montréal. Il est



possible qu'une pauvreté relative dans leur région d'origine ait encouragé ces hommes à s'établir dans le Nord-Ouest de façon permanente<sup>2</sup>.

TABLEAU 3

## ORIGINES DES DRUMMONDIENS NÉS AU BAS-CANADA

LIEU DE NAISSANCE	NOMBRE D'INDIVIDUS
Montréal	17
Québec	6
Sorel	3
Sherbrooke	1
Saint-Hubert	1
Beaumont	1
Maskinongé	1
Varenes	1
Saint-Joseph	1
Beauharnois	1
Inconnus	10
TOTAL	43

Source: Fortier, Alfred (1998) *Listes des voyageurs: outil de recherche*, Société historique de Saint-Boniface.

Les origines ethniques des individus vivant à Drummond sont plus importantes que leurs origines régionales puisque l'identité ethnique affectait beaucoup plus leur statut social que le lieu de naissance.

Les divisions ethniques qui émergent, à la suite de la Conquête, dans le commerce des fourrures s'accroissent au fil des ans. De plus en plus, les individus d'origine anglo-protestante sont privilégiés (Scott, 1991) Les Canadiens français et leur progéniture métisse se retrouvent, avec de rares exceptions, confinés aux rangs d'ouvriers, de voyageurs et d'hivernants (Peterson, 1980). Avec la perte d'emplois qui suit la fusion de la Compagnie du Nord-Ouest et de la *Hudson's Bay Company* en 1821, l'origine ethnique devient un critère important dans la concurrence pour les emplois disponibles. Les individus d'origine métissée auront une place ambiguë dans cette structure sociale définie par une classification raciale. Officiellement, ils n'existent pas. En

d'autres mots, on retrouve ainsi des «Canadiens français avec du sang indien» mais non des Métis.

Les tendances hiérarchiques qui se dessinent à Michilimackinac se durcissent sur l'île Drummond. Il est évident que les individus d'origine britannique sont privilégiés. Les quatre commerçants les plus importants de l'île, Gordon, Revol, Simpson et Anderson, sont anglais et monopolisent les postes de patronage, tel le rôle de postier dans la communauté (Williams, 1988). Cette tradition d'exclusion basée sur l'ethnie se poursuit avec la génération suivante puisque seuls les mieux nantis ont la possibilité de faire éduquer leurs enfants dans l'Est. Ces derniers, bien que d'origine mixte pour la plupart, sont considérés anglo-protestants et héritent des postes de leur père.

La population amérindienne fait partie intégrante de la communauté dès le début à Michilimackinac. Des guerriers amérindiens ont participé aux événements-clés tels la reprise du vieux poste en 1812 et, la même année, la prise d'assaut de vaisseaux américains (Jury, 1959). Malgré toutes ces marques de loyauté envers l'Empire britannique, les Amérindiens se retrouvent tout de même au bas de l'échelle sociale.

Malgré la hiérarchie ethnique et la ségrégation occupationnelle qui prévalent dans la région des Grands Lacs, les alliances entre Européens et Amérindiennes sont fréquentes. Et les recherches de Jacqueline Peterson (1980) démontrent que, dès les débuts du XIX<sup>e</sup> siècle, la plupart des mariages impliquent des personnes d'origines mixtes. Une deuxième génération métissée émerge de ces unions. Les origines ethniques d'environ cent quarante habitants de l'île Drummond, à la veille du dernier déplacement vers Penetanguishene, ont pu être déterminées; elles démontrent clairement cette tendance (tableau 4).

Le très haut degré de métissage qui prévaut dans la communauté est frappant. Presque tous les enfants nés à Drummond sont d'origines mixtes. Canadiens français, Européens et Amérindiens s'entremarient, et une génération aux origines ethniques, culturelles et linguistiques multiples domine de plus en plus. Ces résultats reflètent des tendances régionales. Dans des régions frontalières, des Grands Lacs ou

du Nord-Ouest, la multiplication des contacts entre «Amérindiens» et «Européens» résulte nécessairement en des naissances d'enfants métissés. Il est donc intéressant de constater à Drummond, et dans les Grands Lacs en général, la complexité du métissage. Même si les Canadiens français dominent, les origines des Européens sont variées. De leur côté, les Amérindiennes proviennent de tribus très diverses et de provenance souvent lointaine. Par exemple, le registre de Michilimackinac note que le premier Charles Longlade (1729-1800) épouse une Outaouaise tandis que son petit-fils se marie avec une femme chippeouaise<sup>3</sup>. Un des résultats de l'expansion des réseaux de commerce des fourrures aux confins de l'Amérique est la très grande diversité des alliances et une progéniture dont la généalogie est complexe.

TABLEAU 4

## ORIGINES ETHNIQUES À L'ÎLE DRUMMOND (vers 1828)

ORIGINE	ADULTES <sup>1</sup>	MINEURS	TOTAL D'INDIVIDUS
Métis	20	44	64
Canadiens français	40	2	42
Amérindiens	18	0	18
Européens	9	0	9
Non-Amérindiens <sup>2</sup>	5	3	8
Canadiens anglais	1	0	1
TOTAL	93	49	142

1. Personnes qui sont nées avant 1810.
2. Origine inconnue.

Quels sentiments d'appartenance et d'identité et quelle définition de soi «la communauté» drummondienne pouvait-elle bien avoir alors que grandissait cette population métissée? Dès la deuxième décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, la population métisse de la colonie de la Rivière-Rouge perçoit et affirme son entité unique et distincte. Les Métis de l'Ouest se disent «La Nation». Pour les communautés mixtes des Grands Lacs, comme celle de l'île Drummond, les questions d'identité ethnique sont beaucoup plus difficiles à trancher. Dans les quelques écrits des résidents de l'île Drummond qui ont été préservés, rien n'indique qu'il existait parmi les personnes

d'origines mixtes un sentiment d'identité distincte ou même de simple solidarité. Au contraire, les documents suggèrent que ces individus se considéraient membres à part entière, soit de la population amérindienne, soit de l'un ou l'autre des groupes d'origine européenne. Par exemple, Angélique Longlade, descendante d'une très vieille famille métissée des Grands Lacs, parle avec fierté de sa parenté à Montréal et affirme son appartenance à la société canadienne-française (Osborne, 1901). L'affirmation de Michel Labatte que «seul le français et l'indien étaient parlés à l'île Drummond» (Osborne, 1901, p. 138) est intéressante. Aucune mention n'est faite de l'émergence d'une langue *métchif*, dialecte franco-amérindien, dans la région des Grands Lacs, au contraire de ce qui prévalait dans des contrées plus à l'ouest.

Une analyse des postes disponibles sur l'île Drummond et des individus qui les combient indique qu'une ségrégation ethnique au niveau de l'emploi existait, mais que celle-ci ne tenait pas compte d'une identité métisse. Aucun anglophone ou anglo-métis ne travaillait en tant que voyageur, guide, pilote, interprète, trappeur ou chasseur. Ces occupations étaient entièrement réservées aux Canadiens français ou aux Métis d'origine canadienne-française, à l'exception des deux dernières occupations, exercées surtout par des Amérindiens. Aucun francophone, et certainement aucun Amérindien, ne détenait un poste d'élite au sein de la communauté drummondienne. Les préjugés existaient-ils à Drummond? Toutefois, rien n'indique que les Métis francophones étaient plus mal perçus, ou moins bien traités, que les Canadiens français. Vu d'un autre angle, il est clair que les Métis d'origine anglaise jouissaient, en partie du moins, des mêmes avantages que leur père.

## CONCLUSION

La majorité de la population qui quitte Drummond au cours du dernier déplacement est métissée. Aucun indice ne permet de croire que ces Métis se considéraient comme un nouveau peuple, séparé et distinct, à l'instar des Métis du Nord-Ouest à la même époque. Ces individus, ainsi que le reste de la communauté, semblent considérer que leurs origines multiples coexistant l'une à côté de l'autre créent une société multiculturelle plutôt qu'une nouvelle culture et

société «métisse». En plus de les rattacher à divers groupes ethniques, leurs origines multiples constituent un passeport leur donnant accès à divers emplois.

Les origines ethniques d'un individu limitent cependant les occupations qui lui sont accessibles. Les personnes d'origine anglaise ou britannique contrôlent, à quelques exceptions près, tous les hauts postes dans la traite des fourrures et la hiérarchie militaire. Les Canadiens français occupent les postes de métier tels voyageurs, forgerons, charpentiers, etc. Finalement, les Amérindiens sont clairement considérés au bas de l'échelle sociale, occupant des postes de chasseurs et de trappeurs. Il est intéressant que des personnes d'origine métisse se retrouvent à travers toute cette hiérarchie selon le groupe ethnique «établi» avec lequel elles s'identifient le plus, ou qu'elles considèrent le plus utile.

Cette communauté qui survit à trois migrations forcées en moins de quarante ans va se désagréger à Penetanguishene. Comme l'indiquent d'autres études, les anciens Drummondien subissent la même ségrégation forcée ou la migration sélective que connaissent plusieurs autres vieilles communautés des Grands Lacs (Peterson, 1980). Beaucoup vont quitter la région et s'éparpiller vers d'autres communautés dans le Nord-ouest (Marchildon, 1979). Ceux qui choisissent de rester à Penetanguishene vont être submergés par de nouveaux colons de l'Est, francophones et catholiques, qui domineront rapidement tous les aspects de la communauté. Ironiquement, c'est seulement à partir de 1841, avec l'arrivée du clergé suivi de près par des «Canayens» ou «dos blancs», que ces voyageurs aux origines multiples sont identifiés en tant que groupe appauvri, marginalisé, «ethnique». La communauté, qui, pendant une quarantaine d'années, avait réussi à former un tout cohérent regroupant des individus aux ancêtres multiples, a pour toute fin pratique disparu vers la fin du siècle dernier.

Les voyageurs de Penetanguishene étaient des personnes aux origines de plus en plus métissées et aux identités multiples, mais pas des Métis en tant que tels. Si l'identité ethnique est une construction de société, le point de vue de l'impérialisme britannique domine ici. Si une personne n'était pas d'origine européenne, elle était amérindienne avec

la position de classe correspondante. Aussi longtemps que les militaires britanniques contrôlent la communauté, leur vision de l'ordre social établi s'impose. Ce schéma permet une mobilité sociale limitée, déterminée par l'importance de ses acquis, mais la seule façon de faire partie de la haute société drummondienne est d'avoir une origine européenne.

Des études comparées de communautés frontalières seraient utiles pour savoir si une des conditions nécessaires à la création d'une nouvelle identité ethnique serait la faiblesse relative des structures sociétaires d'origine européenne. Un des hauts points de la prise d'identité métisse à la Rivière-Rouge est le procès en 1849 d'un traiteur d'origine métisse, Guillaume Sayer, au cours duquel la *Hudson's Bay Company* avoue son impuissance à contrôler les agissements de la population locale, en grande partie d'origine métisse. Cette perte de contrôle concrète et idéologique ne survient pas dans la région des Grands Lacs. Les autorités britanniques, au nord, et américaines, au sud, contrôlent fermement la destinée de cette région. Une nouvelle vision sociétaire métisse ne verra jamais le jour.

#### NOTES

1. Ceci fut fait en incorporant les résultats d'autres chercheurs, tels Bryan Gidley et Gwen Patterson (1991), et en y ajoutant l'information trouvée dans le registre de Michilimackinac, le recensement de 1842 et celui de 1861.
2. Pour une étude qui appuie cette hypothèse, consulter la communication de Nicole St-Onge, «Profile of Long Term Employees of the North West Company in the Interior», présentée lors de la Conférence de l'Association d'études canadiennes en Israël qui a eu lieu au Centre Halbert d'études canadiennes de Jérusalem, du 28 juin au 1<sup>er</sup> juillet 1998.
3. Archives nationales du Canada, Missions dans le Nord-Ouest, F.M. 8, G 17, registre de la Mission de Saint-Ignace, Michilimackinac, Microfilm C-2900, Poses 130, 193.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BARRY, James P. (1978) *Georgian Bay: The Sixth Great Lake*, Toronto, Clarke, Irwin, 190 p.
- BOISVERT, David et TURNBULL, Keith (1985) «Who Are The Métis?», *Studies in Political Economy: A Socialist Review*, vol. 18, p. 107-148.

- GIDLEY, Bryan et PATTERSON, Gwen (1991) *The Penetanguishene List of Drummond Islanders, 1815-1828*, Penetanguishene, Voyageurs into Penetanguishene, 40 p.
- HAMIL, Fred C. (1961) «An Early Settlement on St. Joseph Island», *Ontario History*, vol. 53, p. 251-256.
- JURY, Elsie McLeod (1959) *The Establishments at Penetanguishene: Bastion of the North, 1814-1856*, Museum of Archeology, University of Western Ontario, 56 p.
- MARCHAND, Micheline (1989) *Les voyageurs et la colonisation de Penetanguishene (1825-1871): la colonisation française en Huronie*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 126 p.
- MARCHILDON, Daniel (1979) *Du coureur de bois... à quoi?*, Penetanguishene, Centre d'activités françaises, 158 p.
- MULROY, Kevin (1993) «Ethnogenesis and Ethnohistory of the Seminole Maroons», *Journal of World History*, vol. 4, p. 287-305.
- OSBORNE, A. C. (1901) «The Migration of Voyageurs from Drummond Island to Penetanguishene in 1828», *Ontario Historical Society Journal*, vol. 3, p. 123-167.
- PETERSON, Jacqueline (1980) *People In-Between: Indian-White Marriage and the Genesis of a Métis Society and Culture in the Great Lakes Region 1680-1830*, thèse (Ph. D.), University of Illinois (Chicago), 310 p.
- PETERSON, Jacqueline et BROWN, Jennifer (dir.) (1985) *The New Peoples: Being and Becoming Métis in North America*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 266 p.
- SCOTT, Elizabeth May (1991) *Such Diet as Befitted his Station as Clerk: The Archaeology of Subsistence and Cultural Diversity at Fort Michilimackinac, 1761-1781*, thèse (Ph. D.), University of Minnesota, 300 p.
- WILLIAMS, W. P. (1988) «Fur Trader Simpson: Richest of the "Big Four"», *Penetanguishene's Early Days*, *Ancestry*, vol. VI, n° 1, p. 4-6.